

Quelques messieurs nous ont aussi fait l'amitié de nous adresser leur opinion sur la *Ruche*. Quoique cette opinion soit plus favorable que nous n'osions l'espérer, à eux aussi nous disons : encouragez-nous par des communications littéraires. En contribuant à la distraction de vos concitoyens, vous vous formerez le goût et le jugement. Jeunes gens occupez vos loisirs, étudiez, écrivez, et, tôt ou tard, vous recueillerez les fruits des labours passés. Si nul travail n'est inutile, en est-il un plus noble et plus productif que la culture des arts et des lettres ? Il épure l'instruction, pétrit l'éducation, étend ou ressert les limites de l'imagination : en un mot, il est l'âme de la vie intellectuelle. Lisez, lisez beaucoup, mes amis, mais lisez surtout de bons livres, bien qu'il n'y ait pas de livre si mauvais qu'il soit, d'où l'on ne puisse tirer profit. L'amour de la lecture fut toujours la première passion qui se développa chez les grands hommes. A cinq ans, Rousseau faisait, chaque soir, la lecture à son père. Franklin ne vivait que de figures sèches, afin de pouvoir acheter des livres ; Byron lisait Shakspeare ; à l'âge de huit ans, Hugo avait dévoré tous les classiques anciens et modernes, quand, à peine âgé de seize ans, il composa Bug-Jargal ; tous ces gens d'élite enfin, qui ont marqué et marquent de leurs noms les pages de l'histoire, ne sont arrivés à la renommée que par la lecture.

Laissons-là et répondons à nos correspondants.

UN REVERS DE FORTUNE.—Accepté.

M. R. B. DE QUÉBEC.—Votre anecdote paraîtra dans notre prochain numéro.

UN MILICIEN.—Depuis la découverte de Galilée, les ivrognes eux-mêmes se plaisent à reconnaître que la terre tourne autour du soleil.

LE VIEUX RENARD DE ST. JEAN.—Nous vous enverrons ce que vous demandez.

UN PLAISANT.—Un plaisant n'a quelquefois pas l'esprit d'être un mauvais plaisant.

ARTHUR C. DE MONTRÉAL.—Nous faisons de la littérature et pas de la politique.

L'HOMME DES BOIS.—Sous réserve.

LE DERNIER CASTOR, PAR M. S. DES TROIS-RIVIÈRES.—La langue des Castors peut être fort curieuse à apprendre, malheureusement nous n'en possédons pas l'alphabet.

VICTOR BARON, DE NEW-YORK.—Les poésies de notre ami Victor Baron seront toujours les bienvenues dans la *Ruche*.

UN FRANÇAIS.—Malgré notre affection pour les français, nous estimons et aimons trop les Canadiens pour oublier que nous sommes parmi eux.

Pour clore la litanie de nos actions de grâces, offrons les remerciements des Éditeurs de la *Ruche Littéraire* à la presse canadienne et des États-Unis. Nos confrères, sans exception aucune, nous ont appuyés avec un enthousiasme qui souvent nous a confusés. La modestie nous empêche de reproduire ici leurs éloges, mais ces louanges n'auront pas été prodiguées en pure perte, car nous nous rappellerons constamment que "panégyrique oblige," et nous confessons humblement posséder trop d'amour-propre pour ne point essayer, par tous les moyens, de réaliser les promesses que les journalistes font pour nous à leurs abonnés.

—Enfin nous en avons fini ! Ouf ! respirons un tantinet !

Vous causer politique après cette longue tartine serait hors de saison, n'est-ce pas chères et adorables lectrices. Cependant j'aperçois encore quatre mortelles pages à gribouiller ; de quoi donc vais-je vous entretenir ?—Jaser des douceurs du printemps,—c'est plus vieux qu'Hérode,—babiller des chants amoureux des oiseaux,—cela sent son ornithologue d'une lieue à la ronde,—caqueter des arômes des fleurs naissantes,—mieux vaudrait vous proposer un tour dans le jardin de M. Guilbault.—Si je vous racontais une anecdote que je tiens d'un ancien compagnon... Ah ! oui, cancaner, cela me va comme un gant Jouvain, et à vous, mesdames ?—Hum ! vous ne répliquez pas. Or, comme qui ne dit rien consent, je commence :

Donc hier, Dimanche, cet excellent père Baptiste, s'écria en me rencontrant dans la rue Notre-Dame :

—Où vas-t-on de ce pas ?

—A la garde de Dieu !

—C'est-à-dire que vous flânez.

—J'essaye.